

LE RÉASSERVISSEMENT DE L'HOMME A L'ABIME

Les deux axes géopolitiques de l'Orient et de l'Occident ont, de dans le passé, alternativement conditionné les destinées du Maghreb.

Lorsqu'à l'emprise de Rome succéda le Moyen Age, le cycle de cette alternance — qui a déterminé aussi le destin de la cité du vieux rocher — recommence.

Durant toute l'époque antique, Constantine avait joué un rôle de premier plan. La forteresse berbère, devenue centre punique commercial et religieux, puis capitale de la République romaine des quatre colonies, décline et s'appauvrit sous la domination des Vandales. Malgré la restauration byzantine après 534, Constantine ne fut pas rétablie dans sa dignité de capitale de l'antique Numidie romaine.

La cité déchue prit alors peu à peu l'aspect d'une grande bourgade kabyle resserrée sur sa montagne qui est le Rocher. Les pompeux édifices romains tombent peu à peu en ruines et servent de gîte à des nouveaux venus : montagnards berbères, colons ruinés réfugiés dans la forteresse et, à la fin du VII^e siècle, aux premiers envahisseurs arabes. Pour ceux-ci l'Afrique du Nord était « le Maghreb » c'est-à-dire, le pays du soleil couchant, de la nuit et de tout ce que — selon les « Contes des Mille et une Nuits » — elle abri-

te : djennoun maléfiques, magiciens, et nécromans.

Dans le dialecte berbère, le nom même de Constantinla se rétrécit pour devenir « Ksantina », terme où certains ont cru retrouver une origine plus ancienne (Ksar de la légendaire reine Tina).

En principe, la cité était restée forteresse, mais forteresse si mal gardée par sa dernière garnison byzantine que les cavaliers du conquérant arabe Sidi-Okba purent s'y installer vers 670, sans qu'il soit nulle part fait mention d'un siège. Dans son « Histoire de Constantine » (1903), M. Ernest Mercier croit « plus que probable » une défense de la ville « jusqu'à la dernière extrémité » (p. 85), hypothèse à laquelle s'oppose celle de M. A. Maitrot exposée dans sa « Monographie sur Tébessa », (Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine, 1911), et selon laquelle la trahison aurait ouvert les portes aux guerriers du conquérant arabe.

Malgré les changements profonds qui résultèrent de cette occupation inaugurant pour Cirta l'ère nouvelle du Moyen Age maghrébin, le Rocher, de son brillant passé antique, conserva l'aptitude et le privilège de rester un haut lieu pour les choses de l'esprit, même au milieu des tourmentes

qui allaient se déchaîner autour de lui. Ce fut le cas, surtout au 11^m siècle, lors de l'arrivée d'une nouvelle vague d'envahisseurs, celle des chameliers nomades bilaliens, innombrables comme les sauterelles et que l'historien arabe Ibn Khaldoun qualifia de « loups affamés ».

Le fléau de la guerre déchaînée presque sans répit sur tout le Maghreb devait — ce qu'aucun historien n'a encore signalé — amener en pays nord-africain le premier usage (un demi-siècle avant l'Europe) de nouveaux engins de guerre perfectionnés, en l'occurrence de canons chargés à mitraille.

C'est encore Ibn Khaldoun qui, dans « son histoire des Berbères » nous l'apprend en relatant le siège de la ville de Sidjilmesa située sur les confins sud du Maroc et du royaume de Tlemcen attaqué par le sultan marocain mérinide Abou Youssef en 1274.

« Arrivé dans le voisinage de la ville, dit l'histoire arabe, il dressa contre elle ses machines de siège telles que katapultes, ballistes et l'engin à feu qui lance du gravier de fer. Cette mitraille est chassée de l'âme de la pièce par le moyen de la poudre enflammée dont la propriété singulière opère des effets rivalisant avec la puissance du Créateur. »

Si l'on sait depuis longtemps que l'usage de la boussole et de la poudre à canon (inventions chinoises comme le papier à chiffon et probablement aussi l'imprimerie) ont été transmis par les Arabes à l'Europe méditerranéenne, l'on est moins renseigné sur les voies de transmission de ses inventions capitales.

Mais retournons à nos gorges du Rhumel.

Avec l'abandon progressif des quartiers de la rive droite au dé-

but de l'époque maghrébine, elles redeviennent fossé stratégique et retrouvent bientôt leur mystère sacré et les méfiances qu'elles inspiraient primitivement.

Les dégradations et destructions ambiantes feront aussi d'elles plus que jamais un cimetière et un dépôt pour tout ce qui tombe ou est projeté dans le gouffre. Cette profusion de pâture attire des nuées d'oiseaux de proie, en particulier des vautours. Ces derniers n'étaient sans doute pas des hôtes récents, mais une légende arabe leur conféra un caractère sacré et inspira même un culte comportant une « fête des vautours », célébrée chaque année, jusqu'à la veille de la dernière guerre, par les nègres constantinois au début de septembre sur le rocher de Sidi-M'Cid. Il s'agit-là de traditions totémiques probablement fort anciennes inspirées de pratiques ancestrales, soit soudanaises, soit égyptiennes.

La légende raconte que Sidi-M'Cid était un marabout nègre de haute vertu et de grande piété vivant quelque part dans le Sud, mais qui, en plein Ramdam, eut une défaillance et mangea un poulet noir. Allah dut le punir ; mais, tenant compte de ses mérites, il se borna à le transformer en vautour et à l'exiler dans le gouffre du Rhumel à Constantine. Aussi, à l'occasion de la fête (zerda) nègre à Sidi-M'Cid, les Noirs honoraient sa mémoire par des danses sacrées, suivies d'un plantureux festin de viande de bouc et d'une copieuse distribution de bas-morceaux jetés aux vautours montant du gouffre en nuées noires.

L'atmosphère d'horreur sacrée que dégagent ces gorges hantées par des vautours susceptibles de métamorphose, et surtout par les djennoun maléfiques de l'abîme (en qui semblent revivre les divinités Cabires antiques) n'est sans doute pas étrangère à la réputation de magie noire qui s'attacha à la cité du vieux Rocher. Des tra-

ces en ont survécu jusqu'à nos jours. Mais sans que les esprits peu avertis du Moyen Age s'en rendent bien compte, les gorges devinrent un foyer maléfique du fait que, après la dégradation ou la destruction stratégique des aqueducs romains, les citadins en furent réduits à l'eau des citernes de la forteresse, et, quand celles-ci se vidaient au cours des sécheresses estivales, à celle des trois ou quatre sources d'eau chaude ou froide jaillissant au fond des gorges. Il suffisait d'une faible variation de niveau pour que cette eau se confondît avec celle du torrent et la consommation de ce liquide pollué occasionnait fatalement des épidémies. Les chroniqueurs locaux en parlent souvent en insistant sur celles du seizième et du dix-septième siècle qui firent jusqu'à 400 victimes par jour.

Les fréquentes opérations militaires devaient finalement avoir raison aussi des anciens ponts romains coupés par les citadins eux-mêmes en 1185. L'on essaya de réparer celui d'El-Kantara, mais en 1304 lors du 11^me siècle de la ville, la guerre acheva son œuvre de destruction dans les gorges de sorte que, pour passer d'une rive à l'autre, les chariots devaient faire un grand détour et les piétons se hasarder sur des sentiers passant sur les voûtes naturelles.

Les principaux épisodes de l'épopée maghrébine des gorges — où il n'est pas toujours aisé de faire part nette entre l'histoire et la légende, entre le réel et le merveilleux poétique et religieux — ne comportent guère que des variantes du même thème : les nombreux sièges subis par Ksantina.

LE SIÈGE DE CONSTANTINE

PAR LES PIRATES D'IBN RANIA (1185)

SOUS le titre « L'héritage des rois de Ksantina, « la Dépêche de Constantine » a publié le récit romancé de cet épisode dans « Dimanche Matin » (février-mars 1956).

Voici les faits tels que les relate le chroniqueur Ibn Khonfoud :

Sorti en 1185 de son repaire des Baléares, le chef pirate Ibn Rania, profitant de l'heure de la prière, avait surpris et pillé la ville d'En Nacéria (Bougie). Ce succès l'encouragea à razzier aussi l'intérieur du pays. Exploitant habilement les rivalités entre tribus, il gagna l'alliance des Beni-Hillal et des Soleïm et vint mettre le siège devant Constantine.

Vu la résistance acharnée de la cité, il tenta finalement de

l'assoiffer en détournant les eaux du Rhumel au moyen d'un barrage dressé à l'entrée des gorges. Vainement l'on fit monter sur la mosquée de Sidi-Rached un magicien afin de conjurer le péril par des formules maléfiques. C'est alors qu'intervint le marabout Sidi-Ali-Ben-Makloul, permite des gorges que la légende fait vivre miraculeusement grâce à un serpent ravitailleur dans une grotte située sous la grande voûte.

Avant de se fixer à Ksantina, le saint homme avait vainement prêché aux tribus maghrébines la fraternité entre les hommes, seul remède aux terribles maux qu'engendre la guerre fratricide. Mais personne n'avait voulu l'écouter.

Sollicité maintenant par les Ksantinois mourant de soif —



Le siège de Ksantina par Ibn Rania et les chameliers hiloliens (1185)

car même les sources au fond des gorges s'étaient taries au cours d'un été particulièrement torride — Sidi-All-Ben-Makhlouf voulut bien intercéder quand même pour eux auprès d'Allah. Avec la foule exaltée venue près de sa caverne sous la grande voûte, le saint homme prie avec instance longuement et avec tant de ferveur que le miracle s'accomplit. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence miraculeuse : mais un gros orage vint crever au-dessus de la cité assiégée et déversa sur elle une pluie si abondante que les citernes se remplirent, de sorte que les pirates durent bientôt lever le siège.

Dans la nouvelle historique « L'héritage des rois de Ksantina » mentionnée plus haut, le héros, le jeune berger Moussa, découvre dans les gorges un souterrain aboutissant à

un trésor fabuleux. Cet élément fictif a été suggéré à l'auteur par le relevé des galeries souterraines et des citernes effectué au cours de la dernière guerre pour les besoins de la défense passive. Au cours de son histoire de plus de deux millénaires parfois fort mouvementés, le Rocher a été creusé dans tous les sens pour l'aménagement de citernes avec canaux d'adduction ou distributeurs, d'égouts, de souterrains stratégiques, de tombeaux et de cachettes pour y enfouir des trésors, comme par exemple celui d'Ahmad Bey en 1837.

Le Rocher abrite enfin plusieurs cavernes naturelles, œuvre des eaux d'infiltration (érosion Karstique) dont une, située au-dessous de l'Hôtel de Paris, est tapissée de stalactites argentées se reflétant dans une nappe d'eau. Certaines de ces caves naturelles ont servi, à l'époque hilalienne, de silos pour stocker du blé. La topographie souterraine de Constantine n'a certainement pas encore livré tous ses secrets et les hasards de l'avenir pourraient encore réserver des découvertes intéressantes.

CONSTANTINE ASSIÉGÉE

PAR LE SULTAN DE BOUGIE ABOU L'BAKA

(1304)

En 1304, les gorges, une fois encore, devaient jouer un rôle capital au cours du siège de cette année.

Durant ces longs « siècles obscurs du Maghreb », les destinées de la cité du Rocher furent bien incertaines et changeantes. La situation politique surtout était très embrouillée.

En principe, au début du 14^{me} siècle, Ksantina était la capitale de l'une des provinces occidentales de l'Empire des sultans hafrides de Tunis. Mais les gouverneurs de la forteresse manifestaient volontiers des appétits d'indépendance, ou bien, quand ils y trouvaient leur avantage, se reconnaissaient les vassaux de puissants voisins, par exemple des sultans de Bougie, eux aussi d'ailleurs de la fa-

mille des Hafrides, mais ne compliquons pas la situation outre mesure.

En 1304 précisément, après avoir reconnu l'autorité du sultan bougiote Abou L'Baka, le gouverneur de Ksantina Ibn-El-Amir, voulut revenir sous celle du sultan Abou-Acida de Tunis parce que son beau-père, tombé en disgrâce à la cour de Bougie, s'était réfugié auprès du sultan tunisien.

Les deux souverains hafrides se mettent donc en campagne : le premier pour reprendre, l'autre pour conserver Ksantina. Pour la proie si ardemment convoitée, cela va être le déclenchement en chaîne de toutes sortes de malheurs et de drames, de sorte que l'on pourrait intituler cet épisode : la tragédie des trahisons.

A l'approche de l'armée bougiote d'Abou-L'Baka, le gouverneur ordonne la destruction du pont d'El-Kantara, sommairement réparé après le siège de 1185, et il masse toutes ses forces du côté de la grande muraille que l'ennemi attaqua près de la porte Bab-el-Oued (aujourd'hui place de la Brèche).

La vigoureuse défense rend indispensables les opérations d'un siège qui se prolonge. Alors, d'un fait de hasard apparemment sans importance, va sortir une sombre trahison, et elle va surgir de ces mêmes gorges d'où, en 1185, était venu le salut :

Près de la porte d'El-Kantara, dans une de ces petites maisons peintes en bleu donnant sur les gorges, vivait un certain Ibn Monza, apiculteur de son métier, homme des plus paisibles, une sorte de Père Tranquille, mais que la destruction du pont semble avoir vivement contrarié. Ses ruches avaient été dérangées et les abeilles vagabondaient malencontreusement. Un espion bougiote rodant par là entre en relation avec le mécontent et ce dernier se déclare finalement prêt à faire entrer une centaine de soldats ennemis par la porte d'El-Kantara. Le pont est coupé, certes, et le gouverneur croyait pouvoir laisser cette partie des murs sans surveillance ; mais il y a le sentier qui descend sur la grande voûte et que connaît bien Ibn Monza parce qu'il mène à une source très fraîche jaillissant de la roche sur la rive gauche.

L'on attend une nuit sans lune et le tragique destin s'accomplit :

Ibn-El-Amir accourt vers El-Kantara avec des guerriers d'élite pour exterminer les intrus. Abou-L'Baka en profite pour se porter vers Bab-el-Oued où une deuxième trahison lui ouvre bientôt les portes.

Et, une fois de plus, les horreurs du pillage se déchaînent sur la malheureuse cité. Mais il s'y était formé une élite de notables intelligents et avisés comme les Ben Konfoud et les Ben Badis qui savaient fort bien tourner, au besoin même en bons vers, le compliment flatteur susceptible de limiter des dégâts en désarmant la colère du vainqueur.

Et, comme nous le conte l'historien Ibn-Khaldoun, le farouche vainqueur consentit effectivement à pardonner aux Ksantinois d'avoir soutenu un traître et, « sur une grande mule et couronne en tête, il fit son entrée dans la ville aux applaudissements de la population ».

Quand à Ibn-El-Amir : encore une trahison pour forcer sa retraite ! Décidé à vendre chèrement sa vie, il s'était retranché avec quelques fidèles compagnons derrière les murs de son palais à la Kasbah. Mais il eut le malheur d'écouter les promesses trompeuses d'un chambellan du vainqueur et se rendit. « On le fit, dit encore Ibn-Khaldoun, aussitôt monter à rebours sur une mauvaise rosse et on le conduisit devant le sultan.

Sur l'ordre de celui-ci, il fut mis à mort et son cadavre, pendu à un pieu, resta exposé aux yeux du public pour lui servir de leçon et d'exemple.

Et tout cela ne serait peut-être pas arrivé si l'on n'avait pas dérangé les ruches du Père Tranquille près de sa paisible petite maison bleue au-dessus des gorges.

Mais dans l'histoire — tout comme dans la vie courante — il n'est pas rare de voir de très modestes causes déchaîner parfois des effets d'une portée incalculable.

A l'approche de l'armée bougiote d'Abou-L'Baka, le gouverneur ordonne la destruction du pont d'El-Kantara, sommairement réparé après le siège de 1185, et il masse toutes ses forces du côté de la grande muraille que l'ennemi attaqua près de la porte Bab-el-Oued (aujourd'hui place de la Brèche).

La vigoureuse défense rend indispensables les opérations d'un siège qui se prolonge. Alors, d'un fait de hasard apparemment sans importance, va sortir une sombre trahison, et elle va surgir de ces mêmes gorges d'où, en 1185, était venu le salut :

Près de la porte d'El-Kantara, dans une de ces petites maisons peintes en bleu donnant sur les gorges, vivait un certain Ibn Monza, apiculteur de son métier, homme des plus paisibles, une sorte de Père Tranquille, mais que la destruction du pont semble avoir vivement contrarié. Ses ruches avaient été dérangées et les abeilles vagabondaient malencontreusement. Un espion bougiote rodant par là entre en relation avec le mécontent et ce dernier se déclare finalement prêt à faire entrer une centaine de soldats ennemis par la porte d'El-Kantara. Le pont est coupé, certes, et le gouverneur croyait pouvoir laisser cette partie des murs sans surveillance ; mais il y a le sentier qui descend sur la grande voûte et que connaît bien Ibn Monza parce qu'il mène à une source très fraîche jaillissant de la roche sur la rive gauche.

L'on attend une nuit sans lune et le tragique destin s'accomplit :

Ibn-El-Amir accourt vers El-Kantara avec des guerriers d'élite pour exterminer les intrus. Abou-L'Baka en profite pour se porter vers Bab-el-Oued où une deuxième trahison lui ouvre bientôt les portes.

Et, une fois de plus, les horreurs du pillage se déchainent sur la malheureuse cité. Mais il s'y était formé une élite de notables intelligents et avisés comme les Ben Konfoud et les Ben Badis qui savaient fort bien tourner, au besoin même en bons vers, le compliment flatteur susceptible de limiter des dégâts en désarmant la colère du vainqueur.

Et, comme nous le conte l'historien Ibn-Khaldoun, le farouche vainqueur consentit effectivement à pardonner aux Ksantinois d'avoir soutenu un traître et, « sur une grande mule et couronne en fête, il fit son entrée dans la ville aux applaudissements de la population ».

Quand à Ibn-El-Amir : encore une trahison pour forcer sa retraite ! Décidé à vendre chèrement sa vie, il s'était retranché avec quelques fidèles compagnons derrière les murs de son palais à la Kasbah. Mais il eut le malheur d'écouter les promesses trompeuses d'un chambellan du vainqueur et se rendit. « On le fit, dit encore Ibn-Khaldoun, aussitôt monter à rebours sur une mauvaise rosse et on le conduisit devant le sultan.

Sur l'ordre de celui-ci, il fut mis à mort et son cadavre, pendu à un pieu, resta exposé aux yeux du public pour lui servir de leçon et d'exemple.

Et tout cela ne serait peut-être pas arrivé si l'on n'avait pas dérangé les ruches du Père Tranquille près de sa paisible petite maison bleue au-dessus des gorges.

Mais dans l'histoire — tout comme dans la vie courante — il n'est pas rare de voir de très modestes causes déchaîner parfois des effets d'une portée incalculable.

VERS 1525, la suzeraineté des Hafsides tunisiens sera supplantée par celle des Turcs. Constantine devint alors un Beylik dont le titulaire ou Bey était nommé par les chefs de la régence turque d'Alger. La Tunisie subit le même sort que le Constantinien, mais les rapports de bon voisinage que l'avènement de régimes identiques devait logiquement encourager, n'en furent pas moins fréquemment troublés par des querelles de frontière du fait que les tribus nomades des confins prirent la fâcheuse habitude de passer avec leurs troupeaux la ligne de démarcation — d'ailleurs quelque peu flottante — quand approchaient les collecteurs d'impôts escortés de janissaires bastonneurs.

En pays maghrébin comme ailleurs, le régime turc se caractérisa — à quelques rares époques près — par la stagnation et une léthargie progressive.

Pour le Constantinien, c'est une

ère de paix relative — trois sièges seulement en trois siècles — qui valut tout de même à la citadelle du Rocher un certain prestige comme foyer intellectuel et artisanal. On en trouve des échos dans les dictons du célèbre marabout ambulant Ahmed ben Youssef. Les poètes, les docteurs de la loi coranique et les talebs de la cité jouissaient d'un certain renom et ses artistes brodeurs, ses babouchiers et ses tanneurs, dont les derniers représentants disposent encore de nos jours de quelques cuves sur le bord des gorges près de Sidi Rached, étaient réputés à juste titre.

Le Rhumel a-t-il servi jadis à des échanges commerciaux comme pourraient le laisser croire les bateaux vus par le géographe El Bekei au 11^{me} siècle « sur la grande rivière » ? Si bateaux il y avait, ils ont été sans doute de faible tonnage et ils ne devaient guère servir qu'au passage d'une rive à l'autre en aval et en amont des gorges.

CONSTANTINE ASSIÉGÉE

PAR MOURAD, BEY DE TUNIS (1710)

L'HISTORIEN tunisien Abd El Aziz a fait le récit des événements. Ce compte-rendu officiel comporte toutefois quelques détails frisant le merveilleux poétique des contes des « Mille et une nuits ». Ces éléments ont pourtant assez fortement impressionné les esprits pour que le folklore régional en ait conservé le fidèle souvenir.

Le héros de cette belle aventure épique est Ben Zekri, chef des courriers et de la cavalerie beylicale, ainsi que sa prestigieuse jumelle noire Halilifa, sœur presque jumelle du fameux cheval magique en bois d'ébène des contes orientaux. Et, ce qui nous in-

téresse plus particulièrement, les gorges du Rhumel vont encore jouer un rôle non négligeable dans la suite dramatique de ces événements. (La Dépêche de Constantine en a publié un compte-rendu très détaillé dans « Dimanche Matin » du 6 juillet 1952).

En 1710 donc, les Tunisiens sous Mourad Bey, après avoir battu le bey constantinois Ali Khodja près du Kroubs, viennent assiéger la ville. Bientôt c'est la famine et surtout la soif, car l'été est particulièrement torride, et les citernes se vident rapidement. On parle de capitulation. Seul le Bach Seiar Ben Zekri opine contre la reddition. Il se déclare

prêt à sortir de la ville et, sur sa jument noire Halilifa dont la rapidité et l'endurance tiennent du prodige, d'aller demander du secours à Alger.

Mais comment sortir de la ville dont les Tunisiens bloquent toutes les issues ?

Selon les indications de Ben Zekri, l'on confectionne de longues et solides cordes ainsi qu'un filet pour Halilifa et, une nuit sans lune, cavalier et monture se font descendre dans les gorges près de la grande cascade, seul endroit laissé sans surveillance vu la hauteur de la falaise jugée impraticable par les Tunisiens. L'exploit scabreux réussit. Halilifa, comme toutes les bêtes de grande race, a son mot secret (« tir » = vole !) qui, dit dans son oreille, lui fait rendre l'effort maximum. Les secours tardèrent quelque peu parce que, à la même époque, les janissaires d'Alger avaient tenté une de leurs fréquentes révoltes locales contre le Dey. Mais les Algérois arrivèrent tout de même à temps pour sauver la ville assiégée où Ben Zekri, toujours grâce à la vaillante Halilifa, avait apporté la bonne nouvelle assez vite pour que les assiégés, malgré leur extrême détresse, ne faiblissent point.

On imagine sans peine l'accueil triomphal du héros : Youyou des femmes, sanglots de tendresse admirative et reconnaissante, cavaliers et montures couverts de baisers, de caresses, de fleurs et de rubans multicolores. L'aventure fut assez sensationnelle pour que le folklore régional la célébrât en un beau poème que Charles Féraud, officier interprète de l'armée française, put recueillir encore 160 ans plus tard :

« Chut ! Voici l'armée d'Alger ! C'est Ben Zekri qui l'amène : Ben Zekri, l'intrépide cavalier, monté sur Halilifa, la mignonne, la soyeuse. Halilifa va paître avec les gazelles et revient avec les vaches. Elle se lève le matin et dîne avec le Sultan. Sa litière est drapée de soie. On emmaillote son corps avec de la mousseline, Ben Zekri la parfume à l'eau de rose, elle boit du lait et son orge est arrosée de miel et de lait d'amande. Quand Ben Zekri entrera au paradis d'Allah, Halilifa suivra son maître et sera joyeuse parmi les houris ».

Mais la reconnaissance des Constantinois alla plus loin : Le coursier noir qui bondit au-dessus des armoiries de la cité n'est autre, selon la tradition locale, que Halilifa, l'héroïne de ce mémorable siège de 1710.

LA TRAGÉDIE DE SALAH BEY (1771-1792)

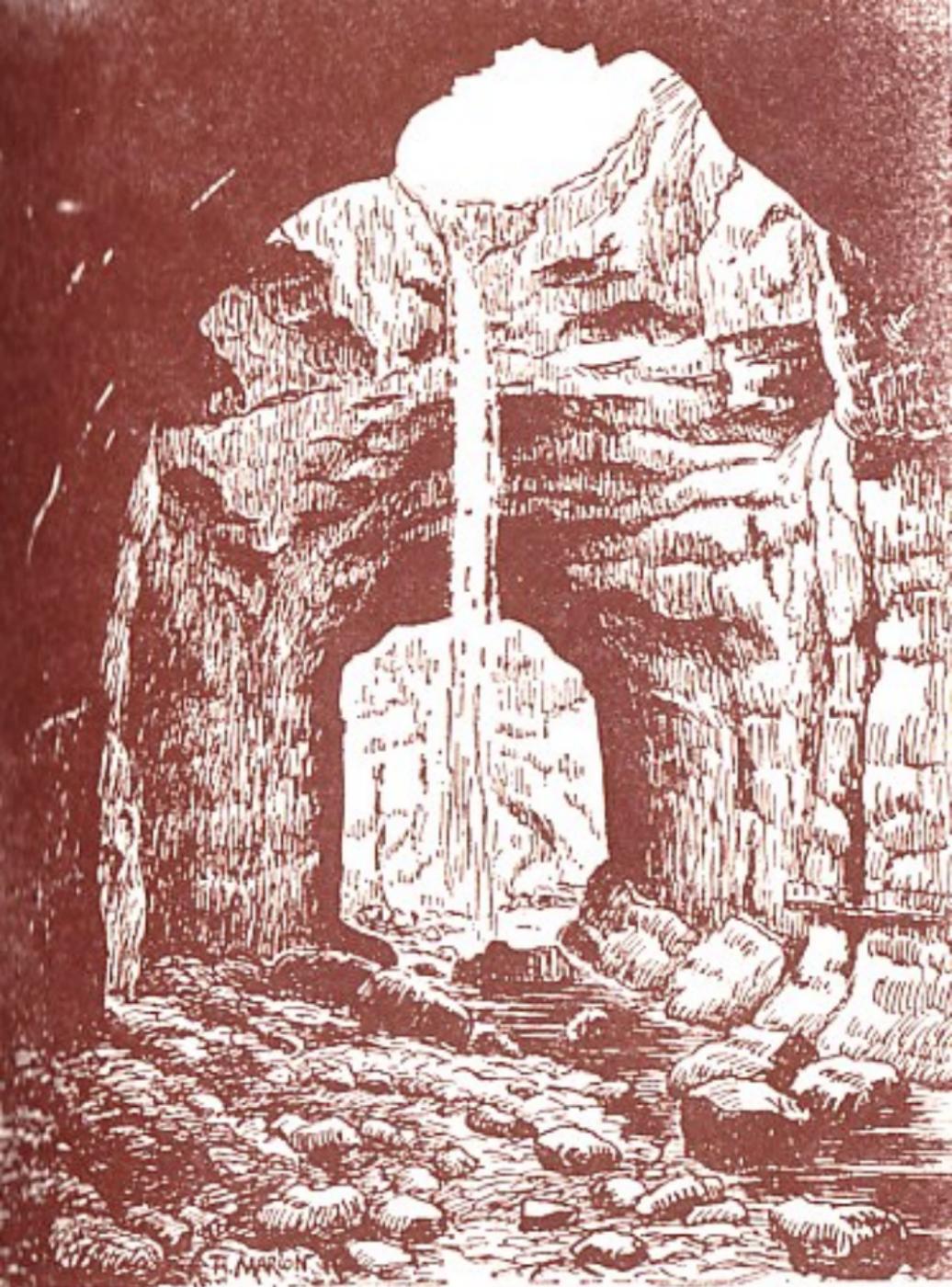
Si la stagnation et la régression économiques caractérisent la période turque, celle-ci a connu tout de même aussi quelques « bons beys ». Le plus illustre de ceux-ci fut Salah Bey (1771-92) que l'on pourrait presque surnommer le « Louis XIV des Beys de Constantine ».

Stratège audacieux et tenace, Salah étendit l'influence turque, malgré un premier échec, jusqu'à l'oasis de Touggourt. Grand bâtisseur, il a laissé à sa capitale

une fort belle mosquée (place Négrier) et deux Médersas,

Les gorges du Rhumel lui doivent également des réalisations importantes. En 1792 le bey fit reconstruire par son architecte mahonnais Don Bartolomeo le pont d'El-Kantara ainsi que l'aqueduc romain qu'il abritait. La communication routière coupée entre les deux rives depuis 1304 se trouvait donc enfin rétablie.

Après de longs siècles de silence,



Sortie de la grande voûte.

En haut, à gauche, la caverne de Sidi ben Makhlof, l'ermite des Gorges

les gorges retentirent donc à nouveau du bruit des maillets et des oiseaux mordant la pierre. Pour se procurer celle-ci, il suffisait de transformer en carrière les ruines romaines toutes proches, celles du théâtre et du portique de Galus Aufidius surnommées « Ksar El Goula » (Château des esprits maléfiques) et celles de l'amphithéâtre près de la gare actuelle.

SALAH Bey, curieuse réplique nord-africaine du « Despotisme éclairé », a-t-il même été un fervent d'archéologie antique ? Quoi qu'il en soit, l'on trouve encastrés en bonne place dans les piles romaines du pont d'El-Kantara deux bas-reliefs — une danseuse et deux éléphants luttant — qui ne peuvent provenir que des ruines exploitées.

C'est à Salah aussi que l'on doit sans doute la restauration de la ségoua antique partant des « Bains de César » et celle des moulins antiques à la sortie des gorges.

Bien que nul document n'en fasse mention, Salah fit très probablement aussi construire le hammam alimenté par des sources thermales que l'on peut voir au fond des gorges, rive droite au-dessous de la Médersa, et vers lequel descendait un escalier dont on voit encore des traces sur les piliers rocheux, côté ville.

Le pittoresque du site des gorges ne semble pas avoir laissé insensible l'âme de cet amateur raffiné de la beauté et des plaisirs de la vie qu'était Salah Bey.

Son vaste palais d'été avec hammam, construit dans un autre site enchanteur en aval de Constantine et habité encore aujourd'hui par un de ses descendants, en est une autre preuve.

Plus d'une fois sans doute, accompagné de sa favorite chré-

tienne — qu'il devait poignarder la veille de sa propre déchéance — Le Bey, porté en litière et escorté de janissaires et d'ennuques, est-il descendu au fond des gorges pour se délasser des soucis du pouvoir dans l'onde chaude et pure des piscines. Écoutant le chant des oiseaux et le murmure des cascades, il respirait le parfum des végétations fleuries dans ce refuge tiède et calme, délicieusement abrité par la roche sauvage.

Avec orgueil il pouvait contempler de là ce pont magnifiquement restauré qui faisait de lui l'égal des bâtisseurs romains, ainsi que cet aqueduc qui épargnait désormais aux Constantinois de boire en été l'eau polluée du Rhumel.

Et pourtant, c'est de ces gorges — dont il goûtait l'ombre fraîche sans en redouter les esprits maléfiques — que devait sortir le destin fatal qui préparait à Salah une fin tragique.

Si le « despote éclairé » était capable de rêver dans la belle nature, il n'en était pas moins turc, c'est à dire passionné et cruel dans ses haines. Pour châtier ses ennemis, il n'introduisit pas seulement dans son Beylik le supplice du pal, invention turque, mais les gorges du Rhumel ont aussi retrouvé avec lui leur antique utilisation de Roche Tarpéenne pour les exécutions capitales.

Sa rancune ne recula pas même devant la dignité maraboutique, comme ce fut le cas pour Sidi Mohammed qui avait osé critiquer le maître en public. Appréhendé par des janissaires de Salah, le présomptueux marabout est conduit au fameux Kef Chékora ou « Rocher du Vertige » où — non sans avoir eu le temps de proférer des sombres malédictions à l'adresse du bey — il est décapité et son corps précipité dans les gorges.

Mais la légende prit parti pour la victime : Allah — au moment où le corps du supplicié tombait dans l'abîme — transforma son fidèle serviteur en corbeau et Salah retrouva son ennemi sur le faite de son palais d'été d'où il croassait à l'adresse de son persécuteur de nouvelles imprécations présageant une fin tragique.

Peu de temps après, Salah est effectivement destitué par le dey d'Alger. S'étant rebellé en faisant assassiner son remplaçant et ancien rival, il fut condamné à mourir par la main du bourreau qui l'étrangla dans la prison de la Kasbah.

Si ses fabuleux trésors lui

KEF CHEKORA OU LE « ROCHER DU SAC »

Au gouvernement des quelques bons beys succéda celui des mauvais, qui, malgré la brièveté de la dernière phase du régime turc (1792-1837) sont au nombre de 18, dont 11 furent, comme Salah Bey, destitués et étranglés sur l'ordre des deys d'Alger à cause de leurs excès : injustices, exactions, cruauté (Tchakeur Bey) ou même aliénation mentale (Manamani).

Le dernier d'entre eux, le trop fameux Achmed Bey (1826-1837) devait, malgré de bons débuts, surpasser encore ses prédécesseurs.

Auteur légendaire de cruautés inénarrables que l'on se chuchote encore de nos jours dans l'ombre des vieux quartiers de Constantine, le nom d'Achmed Bey est lié surtout au fameux « Rocher du Vertige » d'où il aurait fait précipiter dans les gorges d'innombrables victimes, en particulier des femmes de son harem qui était aussi abondamment pourvu que le sérail du Sultan de Constantinople.

Ce despote-type — à la fois ogre

avaient attiré suspicion et envie — une caravane de 15 mulets fut nécessaire pour les transporter dans les caves de la trésorerie du bey d'Alger — ce sont les gorges surtout qui ont été fatales à Salah Bey : La malédiction du marabout qu'il y avait fait exécuter porta ses fruits en mettant dans l'opposition toutes les confréries religieuses du Constantinois. Son chef hiérarchique, le dey d'Alger, vit dans la construction d'un pont de pierre sur les gorges, doublé même d'une conduite d'eau, la confirmation des rumeurs accusant Salah de vouloir se perpétuer au pouvoir et d'établir sa souveraineté sur le Beylik de Constantine.

et Barbe-Bleue — ne manquait pourtant pas d'envergure et de prestige. Un Shakespeare ou un Hugo en eut tiré un chef-d'œuvre dramatique sans avoir à accentuer ou à atténuer le relief du personnage.

L'on peut, certes, discuter au sujet de ce qui est histoire et légende dans la vie d'Achmed Bey, mais le chroniqueur indigène de son époque, Salah ben El-Antéri, aussi bien que des historiens plus récents comme E. Vaysettes (« Histoire des Beys de Constantine », 1869), et Ch. Féraud (« Monographie du palais d'Achmed Bey » 1867), sont unanimes sur les points essentiels.

Le « Kef Chekora », ce rocher des gorges le plus chargé de souvenirs tragiques, se dresse au-dessus de la grande cascade dans les parages de la Grotte des Pigeons où il surplombe le lit du torrent de plus de 200 mètres. C'était, comme on peut s'en rendre compte en l'examinant du belvédère près du deuxième tunnel du « Boulevard de l'Abîme », l'endroit le plus pro-

pice à l'usage auquel il a maintes fois servi au cours des siècles.

Vu sous un certain angle et sous l'éclairage propice du soir, il profile sur l'abîme une sorte de masque humain : yeux caverneux, nez en bec de vautour, bouche figée en un rictus à la fois cocasse et sinistre, un vrai faciès de bourreau !

C'est sur ce rocher que Salah Bey avait fait décapiter vers 1785 le marabout Sidi Mohamed qui fut ensuite précipité dans l'abîme. M. J. Bosco a consacré à ce rocher une notice (Annuaire de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Constantine, 1919) où il en explique aussi le nom qu'on lui a donné : Kef = rocher, « Chekora » serait le terme arabe « Chekara » signifiant vertige.

D'où vient sa dénomination plus récente de « Rocher du Sac » ? C'est une histoire où, une fois de plus, la réalité se transpose sur le plan légendaire.

D'après le chroniqueur local El Antéri et aussi d'autres sources, la rude poigne du nouveau bey El Hadj Achmed avait d'abord été appréciée par les Constantinois qui, depuis Salah Bey, n'avaient guère connu que désordres, exactions et cruautés. Achmed avait précisément été choisi par le dey d'Alger pour mettre fin à cet état de choses.

Mais le nouveau gouverneur, devant les difficultés rencontrées surtout du côté des tribus arabes nomades du sud, éternels ennemis des sédentaires du nord, en vint bientôt aux mesures répressives de plus en plus sévères : razzias de bétail, exécutions en masse, mutilations barbares, de sorte qu'il se vit bientôt enfermé dans un cercle vicieux de vengeances exaspérant sa fureur vindicative en même temps que la haine des victimes.

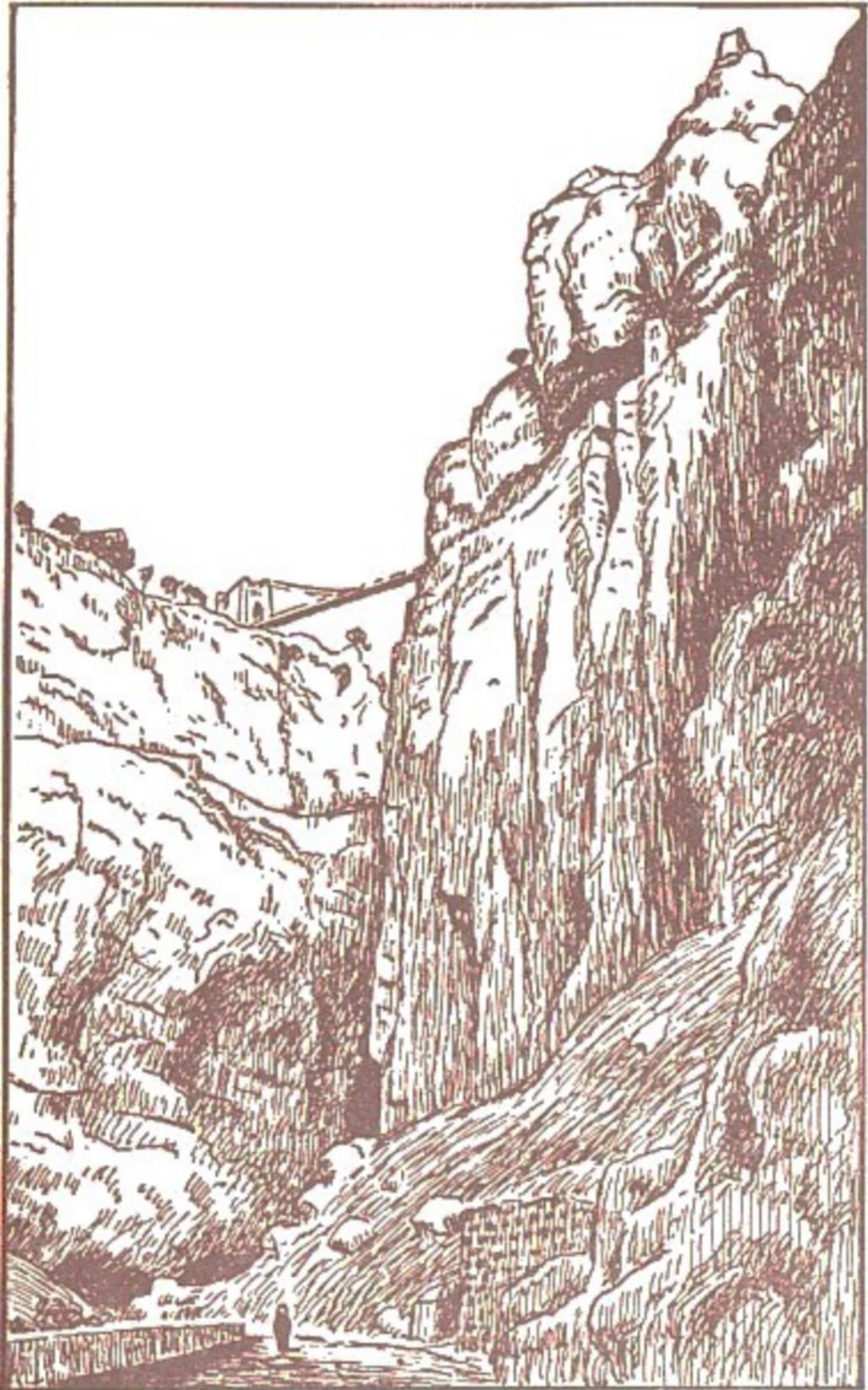
Dans son propre entourage, la méfiance et la suspicion régnaient au point qu'il ne voulut finalement accepter boissons et mets que de la main de sa mère, El Hadja Rekia, ou de son âme damnée, l'annuque nègre Merzoug qui lui préparait les innombrables tasses de café qu'il buvait, et les pipes qu'il fumait de jour comme de nuit pendant ses fréquentes insomnies.

Ajoutons à cela les inévitables rivalités entre favorites, épouses et concubines dans un harem surpeuplé avec son atmosphère de haines, de médisances et de délations, et l'on s'étonnera moins de voir les exécutions se multiplier à une époque où la vie d'un être humain ne comptait que peu.

Légende et réalité se rejoignent pour expliquer l'emploi du sac dans lequel les victimes furent enfermées avant d'être précipitées dans l'abîme des gorges.

Cela commença par la passion fatale qu'éprouva Achmed pour une très belle jeune notable constantinoise que, en l'absence de documents plus précis, nous appellerons Fatimah, alors qu'il exerçait dans son futur Beylik les fonctions de khalifat ou lieutenant sous les beys Mohamed (1818) et Braham El Rarbi (1819). Achmed jouissait à cette époque déjà d'une fâcheuse réputation d'homme emporté et violent. Aussi la jeune fille refusa-t-elle d'épouser le jeune khalifat qui fut d'ailleurs peu de temps après arrêté et incarcéré à la Kasbah.

Il s'en évada d'une façon spectaculaire : en pleine nuit, à l'aide d'une corde, il se laissa glisser dans l'abîme du côté des gorges aux abords du Kef Chekora moins surveillés à cause de la hauteur de la falaise. S'est-il juré cette nuit-là qu'il se vengerait de ceux qui l'avaient dénoncé au dey d'Alger, ainsi que de celle qui le déda-



Le Kef Chekora.

gnait, en les faisant tous exécuter un jour à cet endroit même de sa fuite nocturne. ?

Devenu bey de Constantine en 1826 à la suite d'un retour de fortune dû à d'indéniables qualités d'énergie appréciées par le dey Hussein, Achmed crut le moment propice pour reprendre ses desseins amoureux. Après avoir purement et simplement fait enlever Fatimah par ses janissaires, il lui demanda une fois encore de l'épouser. Nouveau refus. Achmed lui imposa de choisir : ou lui, ou la mort au Kef Chekora ! La belle préféra la mort dans le gouffre.

Lors de l'exécution, l'amoureux méprisé voulut de ses propres mains pousser sa victime dans le vide, mais Fatimah, au moment de perdre pied, s'agrippa si fort à son bourreau qu'il faillit être entraîné dans l'abîme.

Comme pour le marabout Sidi Mohamed exécuté sur l'ordre de Salah Bey, la légende intervient pour montrer une fois de plus la miséricorde d'Allah qui ne veut pas que l'innocence périsse : la lourde robe de velours raidie de broderies freina si bien la chute que la jeune fille atterrit sans grand dommage au pied du rocher.

Achmed, par mesure de prudence, aurait alors ordonné que ses victimes fussent dorénavant enfermées dans un sac auquel la rumeur populaire, toujours friande de détails atroces, ajoute la compagnie de serpents venimeux.

Précisons que ce mode d'exécution dans un sac était d'usage courant à Constantinople où les femmes du sérail devenues indésirables ou suspectes étaient secrètement embarquées sur un caïque pour être noyées nuitamment dans le Bosphore. Il est donc assez plausible qu'Achmed, de souche

turque par son père, ait voulu adopter pour ses exécutions une pratique spécifiquement turque.

Les exécutions elles-mêmes ne sont en tout cas nullement une invention légendaire due aux nombreux ennemis du bey. Vers 1867, l'officier interprète Charles Féraud a vu encore en place le dispositif spécialement aménagé sur le sommet du Kef Chekora pour l'exécution des condamnés qu'il décrit comme suit :

« Arrivés à cet endroit, les exécuteurs, des hommes réduits au silence par l'amputation de la langue ou muets de naissance, posaient l'une des extrémités du brancard sur un dispositif maçonné et, en soulevant l'autre, faisaient glisser le sac dans l'abîme. Quelques heures après, des aides-exécuteurs allaient recueillir le sac et son contenu dans les gorges pour procéder à l'inhumation ».

Ces exécutions n'ont pas manqué de susciter une réprobation croissante parmi la population constantinoise. C'est pourquoi l'on pourrait fort bien attribuer à Achmed, soucieux de plus de discrétion, l'aménagement d'un souterrain reliant son palais (l'actuel siège de la Division) à la Grotte des Pigeons située dans le proche voisinage du Kef Chekora, ce qui permettait d'opérer en toute clandestinité. Cette galerie, ignorée de Féraud, n'a été découverte qu'à une date récente par le service des Ponts et Chaussées. Elle a été obstruée, au fond de la grotte, par une épaisse muraille que des chercheurs de trésor ont vainement tenté de percer.

Pour la même raison peut-être Achmed, qui avait appris qu'un certain Mohamed Ben Djelloul hantait cette grotte, où l'astucieux compère se hissait avec l'aide prétendue d'un djinn secourable afin d'y boire du vin ou de rompre le

jeune du Ramadan, fit-il appréhender le casse-cou pour lui faire trancher les poignets. Ainsi, le mépris de la loi religieuse était châtié et toute curiosité malencontreuse écartée.

La sévérité du bey sévissait aussi contre les femmes qui n'habitaient pas son palais : tout commerce illégitime, surtout avec des non-musulmans, était passible de la mort dans l'abîme.

L'on ne saurait évidemment fixer le nombre des exécutions au Kef Chekora ou à la Grotte des Piétons. Ces sinistres rochers, témoins muets de mainte sombre tragédie, garderont éternellement leurs secrets et leur mystère.

Il y en eut une pourtant, qui fit quelque bruit dans l'entourage du bey et bientôt aussi en dehors des murs de son palais. C'est celle de la trop séduisante Zohra, jeune veuve constantinoise, victime elle aussi d'un drame passionnel. Zohra eut la mauvaise fortune d'être trop ostensiblement courtisée par Hussein Turki, officier des Jannisaires d'Achmed et promu caïd Aouassi par le bey qui destinait son favori comme époux à sa fille Fatimah. Les amants imprudents furent dénoncés et une double exécution fut la conclusion de ce drame passionnel auquel cette fois la légende n'a donné aucune conclusion plus heureuse.

Les atrocités attribuées à Achmed Bey surtout par la tradition locale sont si nombreuses que la

légende doit y avoir sa part. Dans ses « Mémoires » retrouvées il y a quelques années dans une bibliothèque d'Alger, l'inculpé a essayé de se justifier en attribuant ces méfaits à l'imagination haineuse de ses nombreux ennemis, mais il reconnaît des exécutions et des sévérités « nécessaires ». Quoi qu'il en soit, le vieux proverbe « on ne prête qu'au riche » a sans doute quelque peu raison.

A l'heure actuelle les parages du Kef Chekora, où en 1912, fut percé le fameux « Boulevard de l'Abîme », sont une promenade préférée des couples amoureux. De là-haut, en particulier du belvédère à l'entrée du deuxième tunnel, le coup d'œil sur l'immense horizon de la Chaine Numidique est merveilleux, surtout au coucher du soleil quand le ciel s'embrase de rose et de pourpre au-dessus du vaste cirque de montagnes embaucées d'ombres bleu-violettes.

La vue plongeante dans l'abîme donne des frissons de vertige propices aux gestes protecteurs et tendres.

Nos amoureux n'ont sans doute ni le temps ni l'envie d'évoquer les affres et les cris de détresse dont ces rochers ont été jadis les témoins pétrifiés et il est probable que la vie, cette toujours généreuse créatrice obéissant à la loi de l'équilibre compensateur, ait ébauché en ces lieux peut-être autant de destinées humaines nouvelles qu'ils en ont vu s'anéantir au cours des siècles du passé.

